

Mohamed DENDANI et Fabienne SOLDINI (dirs),  
*Lectures et écritures numériques. Nouvelles formes,  
nouvelles pratiques ?*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Le Sens social, 2022,  
164 pages

Oriane Deseilligny

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32365>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32365](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32365)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 479-482

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Oriane Deseilligny, « Mohamed DENDANI et Fabienne SOLDINI (dirs), *Lectures et écritures numériques. Nouvelles formes, nouvelles pratiques ?* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32365> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32365>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

et *l'extrémisme violent*, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2021).

Les deux chapitres suivants portent sur les violences de guerre, à considérer en fonction des marqueurs spatio-temporels. Il y est question des mutations des formes de la guerre, envisagées chronologiquement : les guerres de décolonisation, la guerre froide, les conflits qui suivent les prises d'indépendances, les conflits post-guerre froide. X. Crettiez et N. Duclos abordent l'évolution des limites de leur déploiement (intra-, inter-étatique), des acteurs impliqués (l'État, les groupes armés clandestins, d'autres gouvernements initialement extérieurs au conflit), des revendications (conquérir des territoires, défendre des identités), de leur intensité. Sur ce dernier point, les thèses de la pacification (Steven Pinker) et celles de l'accroissement de la violence au sein des sociétés contemporaines sont discutées.

Ensuite, X. Crettiez et N. Duclos partagent les approches visant à comprendre l'existence des violences génocidaires. Les lecteurs et lectrices se (re) familiarisent avec les concepts de bureaucratisation de la violence (l'action rationnelle en finalité, typique de la modernisation selon Mac Weber), de soumission à l'autorité illustrée par l'expérience de Stanley Milgram, de conformisme intragroupe expliquée à travers l'étude de Solomon Ash. On s'arrêtera sur la notion d'adiaphorisation, qui correspond « aux mécanismes physiques et psychologiques de mise à distance de l'empathie [...] avec l'être martyrisé reposant sur l'éloignement anthropologique et langagier » (p. 163). Dans ce cadre, différents mécanismes discursifs (chosification, diabolisation, animalisation) participent à la construction d'une panique morale autour d'une figure de l'ennemi à éliminer. Ces phénomènes interactionnels, couplés à une idéologie légitimant et légalisant la violence, c'est-à-dire à une « morale de l'amoralité », produisent un contexte qui rend la violence extrême acceptable et souhaitable. On observe alors un retournement de signification, en ce sens où « la morale ne s'oppose pas aux crimes de masse ; bien au contraire, elle les justifie et les normalise » (p. 172). Ici, une mention du genre comme variable dans l'analyse de la violence aurait été intéressante à explorer.

Le chapitre IX retrace le processus de pacification des révoltes, aboutissant en France à l'institutionnalisation de la manifestation, devenue tradition démocratique. Les auteurs soulignent l'évolution d'un mode de gestion professionnalisé et pacifié des manifestations, vers une brutalisation policière et une judiciarisation systématique, notamment à l'occasion du mouvement

des Gilets jaunes. Dans ce cadre de dénonciation des violences policières, « non seulement la France a perdu son statut de modèle et développe une gestion des manifestations qui est source de désordres, mais de plus elle se trouve mise au ban des pays respectueux de l'État de droit et comparée parfois à des États autoritaires » (p. 199).

Pour conclure, l'ouvrage propose un tour d'horizon des débats sur les politiques publiques internationales de sorties de conflit. X. Crettiez et N. Duclos présentent, d'une part, les analyses qui valorisent les principes de justice (commissions de vérité et de réconciliation), de recherche de paix durable et de soutien aux populations en sortie de conflit, et soulèvent, d'autre part, les critiques d'un interventionnisme étatique ethnocentré, bureaucratique et répondant à ses propres intérêts libéraux.

En fin de lecture, désormais outillé-es théoriquement, les lecteurs et lectrices peuvent développer une réflexion riche autour de cette notion de « violence », dont la définition, les formes qu'elle revêt ou la valeur qu'on lui accorde ne sont pas figées... En témoignent les génocides, associés à une éthique de la violence construite par le système ; en témoigne également l'emploi de la violence comme outil de visibilité, « destinée à attirer à soi le regard du prince » (p. 180) ; ou encore la place de la justification morale de la violence en contexte (existe-t-il des « justes causes » ?). Il s'agit aussi de « penser l'État comme acteur des violences » (p. 183) pour la conquête d'un territoire, du pouvoir, la promotion d'une idéologie au sein d'un espace national, colonial ou international.

Lucile Dartois

Université de Lorraine, Interpsy, F-54000 Nancy, France  
lucile.dartois@univ-lorraine.fr

**Mohamed DENDANI et Fabienne SOLDINI (dirs),  
*Lectures et écritures numériques. Nouvelles formes,  
nouvelles pratiques ?***

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Le Sens social, 2022, 164 pages

Sans l'avoir introduite dans son titre, mais en en explorant plutôt les modalités, les dimensions et les possibles, c'est bien la notion de littérature numérique qui est au cœur de la réflexion de cet ouvrage. Il s'agit en effet pour l'ensemble des contributeurs d'interroger les usages du numérique en les confrontant, par des enquêtes réalisées ou analysées, aux discours d'escorte de la « révolution numérique »

dans le champ de l'éducation, de la lecture, de la culture. Les usages réels de l'ordinateur, leurs effets sur la sociabilité des jeunes, sur les apprentissages académiques, techniques, cognitifs, sur les pratiques culturelles sont interrogés par des chercheurs (en sciences humaines et sociales [SHS] ou en sciences de l'information et de la communication [SIC]) qui ont conduit des enquêtes et qui les analysent au prisme des compétences de lecture, d'écriture et de maîtrise des dispositifs numériques qu'ils engagent.

L'ouvrage est composé de 9 articles adjoints d'une introduction et d'une conclusion rédigées par les directeurs de publication. Les contributions s'interrogent aussi bien sur des pratiques spécifiques (lecture numérique, usage d'une plateforme pédagogique, rédaction de critiques amateurs de romans ou de notices Wikipédia) que sur des évolutions plus globales de la société : Dominique Pasquier analyse ainsi les pratiques numériques en milieu populaire, tandis que Mathieu Demory s'interroge sur l'évolution de la fonction et de la profession de médiateur numérique. D. Pasquier reprend précisément les usages d'employés du service à la personne, souvent peu éduqués, et qui préfèrent utiliser des « dispositifs sans mémoire » (p. 21) tels que les chats ou les messageries instantanées pour interagir, pour s'informer et se former. Elle montre comment ils contournent les obstacles de l'écrit pour échanger, notamment en « parlant avec les images » (p. 20). De même, Wikipédia et les tutoriels en ligne constituent des ressources permettant d'acquérir des savoirs de manière informelle et autodidacte qui leur permet une incursion dans le monde des « sachants ». D. Pasquier conclut de manière positive et provocatrice lorsqu'elle écrit « Internet semble réussir là où l'école a échoué », grâce à un mode d'apprentissage « bien moins rebutant » (p. 26). Cette conclusion critique et à dimension politique trouve un écho dans la manière dont M. Demory retrace l'évolution de la notion de médiation numérique en soulignant qu'elle n'apparaît pas en tant que telle dans les nomenclatures professionnelles alors même que la fonction existe et qu'elle répond à une forte demande sur le terrain. L'auteur expose comment les logiques marchandes et économiques sont venues s'agréger à des actions citoyennes et associatives soutenues par l'État au départ, mais dont ce dernier s'est un peu désengagé par la suite, dans un territoire donné, la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. La formation au numérique, trop peu accompagnée par les politiques publiques lui apparaît comme étant

désormais récupérée par le monde marchand, attiré par cette aubaine économique et territoriale.

Sur le plan institutionnel encore, l'article de Michaël Vicente aborde la littératie numérique par le cas spécifique de l'enseignement de la programmation informatique, à travers une réflexion sur la place et le positionnement de cette discipline au regard de l'institutionnalisation socio-historique d'autres matières telles que la chimie ou le dessin technique. Son analyse le conduit à prendre ses distances avec les pressions institutionnelles et avec les discours médiatiques qui font de cette discipline une nécessité non interrogée, et à constater que cet enseignement de la programmation ne constitue ni une rupture radicale ni ne se limite à approfondir d'autres matières. En d'autres termes, si la programmation constitue un savoir technique spécifique, sa maîtrise ou sa compréhension offrent aux élèves des ressources pour comprendre plus globalement le numérique et « irrigue l'ensemble des activités techniques » (p. 52) qui composent les métiers des cadres dirigeants tout autant que ceux des exécutants.

Contre les discours d'accompagnement vantant notamment le numérique comme outil de démocratisation culturelle et sociale, et avec des enquêtes à l'appui, Pierre Mercklé et Mohamed Dendani expliquent dans des registres différents, que la littératie numérique ne se résume pas à une aptitude technique innée ou acquise facilement par les plus jeunes générations. Tous deux montrent qu'elle procède d'un ensemble de compétences générales (recherche d'information, compétences syntaxiques, sémantiques, etc.) que la pratique de la lecture facilite et que les élèves bénéficiant d'un fort capital culturel ou de pratiques d'éducation aux cultures numériques proches de celles portées par l'institution scolaire sont nettement mieux armés que les autres. En la matière, la logique cumulative fonctionne à plein et l'outil numérique ne constitue pas la panacée pour répondre aux besoins des jeunes en difficulté. Il peut même plutôt contribuer à renforcer les inégalités scolaires. Si l'article de M. Dendani porte spécifiquement sur l'usage de la plateforme Pronote par des lycéens de Seconde, ses conclusions peuvent être mises en relation avec l'approche de P. Mercklé, plus longitudinale et panoramique. Ce dernier montre en effet comment les dispositifs numériques ont « accompagné et effectivement "outillé" des transformations dont l'origine était cependant largement antérieure – et en particulier des processus de privatisation et d'individualisation, eux-mêmes produits de

transformations profondes dans l'ordre économique et social » (p. 86). Certes, une plateforme comme Pronote offre des ressources complémentaires aux élèves, mais l'enquête montre qu'elle profite plus et mieux à ceux qui bénéficient d'un fort capital culturel, et qui sont déjà autonomes ou réguliers dans le travail en particulier. M. Dendani souligne par conséquent la nécessité de sensibiliser les parents des élèves issus de milieux plus populaires et en difficulté pour que les effets positifs et cumulatifs de telles ressources et dispositifs numériques d'accompagnement scolaire leur soient également bénéfiques.

Reprenant au moins deux décennies d'enquêtes sociologiques sur les pratiques culturelles et la sociabilité des adolescents, P. Mercklé conclut à l'impossibilité d'affirmer que l'apparition des outils numériques au début des années 2000 « aurait aboli les inégalités et les différenciations sociales des usages » à l'endroit des pratiques culturelles, de sociabilité mais aussi des pratiques numériques. Les inégalités d'âge et de classe sociale en matière de littératie numérique, les différences de genre et de milieu social sur le plan des usages, des préférences culturelles et des références n'ont en effet pas disparu.

Une dernière partie de l'ouvrage aborde la question de la littératie du point de vue des pratiques d'écriture, à travers des rédactions de commentaires d'ouvrages ou de notices Wikipédia, mais aussi des pratiques de lecture, à travers les usages de liseuses.

Clara Lévy analyse un corpus de critiques amateurs d'ouvrages de Patrick Modiano, publiées sur les sites Amazon et Babelio. Son enquête confirme les résultats d'autres travaux sur les deux tendances caractéristiques des commentaires profanes sur le web, s'agissant de littérature : d'une part des critiques centrées sur la lecture comme expérience émotionnelle et subjective, qui font la part belle au récit des émotions de lecture ; d'autre part, des critiques plus savantes, proches des modèles professionnels, en général plus étayées et plus longues, qui mobilisent des instruments d'analyse textuelle liés à la narration ou au style. L'originalité de l'article se situe dans la mise en évidence de tactiques de lecteurs intéressantes : certains commentateurs rédigent leur critique de manière particulièrement créative, ce qui produit un effet de saillance voire de distinction par rapport aux autres. D'autres critiques profanes utilisent l'espace du commentaire pour renseigner précisément l'adresse de leur blog de lecteur, selon une stratégie de communication bien connue sur le web. Ces deux points, rapidement évoqués, appelleraient d'autres

développements et nous semblent particulièrement intéressants. Enfin les deux plateformes n'accueillent pas des avis parfaitement identiques ou semblables, Babelio recueillant globalement des critiques plus longues qu'Amazon. On aurait aimé que ce décalage soit davantage commenté.

Dans l'analyse qu'il fait de l'engagement des wikipédiens, Léo Joubert s'attache à retracer l'histoire des règles régissant la communauté, et distingue trois périodes principales. Se détache en effet la seconde période, après 2004, où le succès de Wikipédia s'accompagne d'une massification de la production d'articles, mais aussi de controverses entre les pionniers et les nombreux contributeurs arrivés plus tard. L. Joubert montre ainsi que le processus de réglementation nécessaire pour ordonner et réguler cette massification se traduit, dans la troisième période (depuis 2008), par une rationalisation de l'activité, où s'équilibrent les opérations de surveillance des contributions et les pratiques d'accueil et d'intégration des nouveaux contributeurs. Parmi les controverses évoquées rapidement, figure la bataille entre partisans de l'intégration de contenus qui ne trouveraient pas leur place dans une encyclopédie classique – les « inclusionnistes » – et les « suppressionnistes », partisans de la suppression systématique de tels contenus. Ce sont bien les défenseurs d'une encyclopédie ouverte, aux contenus justement complémentaires d'un ouvrage classique qui ont emporté la bataille, ce qui a également contribué à faciliter l'intégration de nouveaux rédacteurs. L'article met en lumière que les équilibres politiques du wiki sont définis et s'incarnent dans le réseau d'interdépendance des contributeurs.

Pour sa part, Camille Royon s'intéresse aux usages des outils numériques par les festivaliers des Trans Musicales de Rennes. Ces derniers accompagnent les participants du festival, avant l'événement, pendant et après celui-ci. Ils sont désormais constitutifs des pratiques culturelles, ce qui permet d'étudier ces productions pour mieux comprendre les publics et la manière dont ils s'informent ou dont ils répercutent leur expérience sur le web. L'enquête fait ressortir que les plus jeunes festivaliers, qui sont aussi souvent ceux qui participent pour la première fois au festival, sont, contre toute attente, ceux qui ont le moins d'usages numériques du festival, alors qu'ils sont par ailleurs les plus connectés. C'est la connaissance des dispositifs communicationnels et participatifs *via* une expérience antérieure du festival qui semble ainsi être

déterminante pour l'accès à ces outils et leur usage pendant les trois temps de cette pratique culturelle.

L'article de Françoise Paquieséguy, fondé sur une enquête qualitative qu'elle a conduite auprès de lecteurs et sur des études statistiques, est peut-être celui dont les résultats et les analyses se détachent le plus de l'ouvrage. Reprenant la distinction de Pierre Chambat entre filière d'usage et filière d'objet, F. Paquieséguy critique sans fard les analyses courantes des pratiques de lecture, qui reprennent souvent l'opposition stérile entre livre papier et livre numérique notamment. En effet, celle-ci commence par battre en brèche plusieurs idées reçues qui, s'agissant des pratiques de lecture numérique, brouillent selon elle les analyses. Contestant ainsi ladite « hégémonie de l'écran » qui tend à établir de manière abusive un lien de causalité entre l'augmentation des écrans et la diminution des pratiques de lecture, F. Paquieséguy renchérit en confrontant les discours médiatiques aux remontées du terrain, qui font valoir l'augmentation du nombre de livres lus, la permanence des usagers en bibliothèque et surtout celle du « sentiment d'être lecteur », est fondamentale, souligne-t-elle, pour la « construction des usages à venir ». Les usages se « dédoublent » plus qu'ils ne se déplacent : les genres se diversifient et les goûts évoluent, mais la lecture reste une activité doublement genrée (plus de lectrices que de lecteurs, depuis toujours, et une offre de genres fictionnels diversifiée). Les genres guident les pratiques, influençant le choix du support, conditionnant également le contrat de lecture.

À cet égard, les outils numériques, et la liseuse au premier chef, reconduisent des pratiques antérieures avec des fonctionnalités qui les amplifient ou les rendent plus visibles (dans la gestion du temps de lecture par exemple). Toutefois, au chapitre des tendances qui s'affirment, l'enquête montre une prédilection croissante pour des textes plus courts. L'analyse propose enfin une typologie de lecteurs (p. 102) qui distinguent les grands lecteurs « dogmatiques » venus de l'imprimé dans leurs pratiques, de ceux qu'elle qualifie d'« écraniques » qui abordent la lecture par la filière d'objet, en l'occurrence un support numérique et qui lisent plus volontiers des textes courts. Entre ces deux pôles, les « convertis », le sont à double sens : convertis à la lecture numérique ou à la lecture de l'imprimé, selon leur pratique et leur objet de prédilection initial. Et elle conclut : « Ainsi la filière d'usage conduit-elle du livre à une technologie numérique de lecture, liseuse ou pas ; et la filière d'objet de l'écran à la lecture, diversifiée et renouvelée » (p. 103). L'analyse est ainsi

plus fine, et évite l'écueil d'opposition des publics, des objets et des genres lus.

Par des études de cas, l'ensemble du volume permet de dresser un panorama assez complet des pratiques d'écriture et de lecture. Il conforte l'idée que si la littératie numérique passe par des dispositifs nouveaux et des modalités parfois renouvelées, il reste que les usages et la bonne maîtrise des pratiques s'inscrivent dans un certain *continuum* par rapport aux compétences classiques de lecture et d'écriture. La démocratisation en matière de littératie numérique ne se décrète pas *via* des slogans ; elle est loin d'être opérationnelle sur le terrain. Ce sont là les discours d'escorte évoquant entre autres les « digital natives » qui sont pointés du doigt, dans leur tendance à brouiller le réel. La maîtrise du numérique n'est pas une affaire d'âge puisque toute littératie procède finalement toujours – si le doute était permis – de compétences générales souvent facilitées, ou entravées, par le milieu social.

Par conséquent, les conclusions de l'ouvrage se portent vers la nécessité d'accompagner les usagers dès le plus jeune âge non pas seulement pour maîtriser les outils, mais pour comprendre le caractère fondamental des compétences générales. Si certaines pratiques de contournement de cette littératie ou si des tactiques sont ici ou là mises en œuvre pour dépasser les blocages par un recours plus massif aux vidéos, aux ressources publiques en ligne, les inégalités sociales, culturelles demeurent un chantier total pour les institutions et les acteurs locaux.

**Oriane Deseilligny**

Université Sorbonne Nouvelle, Gripic,  
F-75230 Paris, France  
oriane.deseilligny@univ-paris13.fr

**Antoine FLEURY et France GUÉRIN-PACE (dirs),**  
**Les Espaces publics urbains. Penser, enquêter, fabriquer**  
Tours, Presses universitaires François-Rabelais, coll. Villes et Territoires, 2022, 388 pages

Les espaces publics sont un bel objet de recherche, une invitation au dialogue entre les disciplines afin de se projeter dans l'avenir de villes espérées plus aimables, durables et conviviales que la situation actuellement vécue. Ces espaces en creux sont bien commun, bien public. Ils sont sillonnés, traversés et vivent en accrochant des événements culturels et politiques variés qui les irriguent. Le mot espace réfère déjà à l'opposition entre la densité du construit et les vides (places, rues, berges, quais, etc.), le couplage de